

Le platonisme négatif Patočka, lecteur de Platon

Georges Leroux

Numéro 2, automne 2003

Jan Patočka

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2250ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leroux, G. (2003). Le platonisme négatif : patočka, lecteur de Platon. *Contre-jour*, (2), 83–92.

Le platonisme négatif

Patočka, lecteur de Platon

Georges Leroux

Pour Jan Patočka, Platon ne représentait pas d'abord un texte ou une pensée écrite, il était avant tout l'incarnation d'une manière de vivre. Revenant sans cesse sur le modèle socratique de l'*epimeleia*, de ce soin de l'âme qu'on pourrait présenter comme l'essence de toute vertu humaine, il y recherchait l'exemple sublime de la vie examinée, de la vie en vérité, seule capable de donner une fondation solide aux convictions politiques qui l'occupèrent principalement à la fin de sa vie¹. Bien sûr, on ne peut imaginer que Patočka ait été indifférent à la réflexion politique de Platon, en particulier à son analyse du déclin de la Cité, mais dans le monde des ébranlés dont il fit l'espace spirituel de sa pensée, c'est d'abord le platonisme de l'intériorité qui le sollicita et dont il ne cessait d'interroger les fondements. À celui qui veut dégager les enjeux principaux de l'interprétation de Platon dans la pensée de Patočka, le platonisme apparaît donc, dans une première approche, comme le moment de fondation intérieure de la pensée européenne, le moment de la résistance socratique et du retrait; sa lecture renvoie à la position contemporaine de la question du déclin et de la perte du soin de l'âme, comme éloignement de la

¹ Cette question a donné son titre à un recueil d'études (J. M. Besse, E. Tassin (éds.), *Jan Patočka. Le soin de l'âme*, Lille, Université de Lille-III, 1990-1991) mais on y trouvera aussi des études sur plusieurs aspects de la pensée de Patočka, ainsi qu'une riche bibliographie préparée par Erika Abrams.

constitution du sujet et oubli de la découverte de la liberté. Cette lecture de Platon, principalement active dans le livre *Platon et l'Europe*, est articulée sur une transcendance, qui vient garantir un sens à l'histoire et donner ses bases à une culture particulière. Ce sens est donné par la transcendance du sujet qui, par l'examen infini de sa responsabilité, accomplit une forme de destin. Le soin de l'âme constituait en effet selon Patočka le thème central autour duquel se cristallise le projet de vie de l'Europe, à la fois sur le plan éthique et sur le plan de la connaissance. Cette interprétation est à mettre en rapport avec la *Krisis* de Husserl, qui défendait les mêmes thèses, dans les circonstances particulières des années qui précédaient la Deuxième Guerre mondiale. Elle appartient à une période sereine de la vie de Patočka, celle qui suit immédiatement le printemps de Prague en 1968 et qui voit sa réhabilitation comme professeur à l'Université jusqu'en 1972.

Une seconde lecture, moins optimiste, intervient ensuite : Patočka s'éloigne de la fondation transcendantale et affronte, à travers le totalitarisme, le démon de l'histoire. C'est le moment des *Essais hérétiques* de 1975. Il se penche alors sur les aspects de la conscience grecque vécue comme malédiction : sa vision de l'homme comme un être tragique qui ne peut éviter de se mesurer à la vérité, parce que la vérité fait apparaître la précarité de l'existence, renvoie à la détresse la plus fondamentale. Ici, l'influence de Heidegger semble déterminante, mais Patočka va néanmoins en refuser l'anti-humanisme, en soutenant que les Grecs ont déduit de cette malédiction un projet de grandeur, un projet de clarté dans l'affrontement même avec les forces de la violence. Par essence, l'âme doit accepter de se situer comme être de vérité, et refuser de se laisser ravalé au statut de simple étant.

Ces deux lectures, qui répondent aux impératifs de la vie de Patočka et accompagnent ses engagements et son destin politique, ne se contredisent pas. Elles procèdent d'une source unique, qui est un rapport à la transcendance d'un sujet ouvert sur sa finitude. La négativité du platonisme ne saurait se renverser en une métaphysique affirmative, susceptible de nourrir une foi et de proposer des objets pleinement substantiels à l'appel de ceux que les abîmes de l'histoire remplissent de la détresse des ébranlés. Mais même privé de ce renversement, le platonisme demeure une pensée de l'appel, toute négativité rendant possible la saisie de ce qui manque, de ce qui n'est pas encore et doit demeurer espéré.

Les textes les plus anciens, qui s'accordent tous avec une saisie spéculative du platonisme qui doit beaucoup à son contexte phénoménologique d'origine, peuvent nous éclairer sur cette négativité. Je m'arrêterai ici, parmi les nombreux essais contenus dans un ensemble manuscrit et publié à titre posthume, sur un texte inachevé des années cinquante et portant pour titre : *Le platonisme négatif*. Dans cet essai important, l'approche de Patočka va se concentrer sur la question suivante : comment réconcilier la tradition du platonisme positif, d'un platonisme affirmatif qui ouvre la voie à toute la construction de la métaphysique des deux mondes et du fondement, avec la perte contemporaine du sens et la destruction de toute espèce de fondement métaphysique ? Cette réconciliation, il faut l'indiquer d'emblée, n'a aucunement pour but de sauver le platonisme, encore moins d'en protéger les apparences ou les structures dualistes, mais bien d'en isoler le noyau : aux yeux de Patočka, ce noyau est le fondement de l'identité européenne, en tant qu'il est le cœur de toute vie réfléchie, et il ne cessera de la méditer sous le thème de *l'epimeleia*, du souci de l'âme, jusqu'à son écrit le plus serein, *Platon et l'Europe*, un essai du début des années soixante-dix.

La préoccupation philosophique ici a donc déjà rompu avec la question du fondement, elle est d'emblée installée dans une dynamique de pensée qui caractérisait la thématization éthique présente dans la thèse sur le monde naturel : il s'agit en effet, au point de départ de la réflexion de Patočka, de produire une réappropriation éthique de la progression des mouvements fondamentaux de l'existence vers la position du sacrifice et de la liberté. En ce sens, le premier platonisme auquel s'intéresse Patočka est donc un platonisme socratique : tant par l'exemple d'une vie donnée à la Cité et soucieuse moins de l'existence d'un monde transcendant ou de la récompense éternelle dans ce monde intelligible, que par la réalisation d'une vie juste et fondée dans le présent de l'existence. Comment exprimer ce platonisme sans séparer, d'une part, la tradition du platonisme transcendantal et, d'autre part, la recherche de *l'ethos* platonicien de sa spiritualité socratique spécifique ?

En dépit d'une thématization morale de la liberté, comme grandeur du soin de l'âme, cet écrit des années cinquante paraît plutôt habité par la question de la séparation, du *chorismos* platonicien : si l'expression du fondement ne peut être réarticulée, il faut s'en tenir à cette brèche dans l'expérience historique que Patočka propose d'appeler négativité pure. L'histoire de cette proposition dans sa pensée exigerait un retour sur la réinterprétation husserlienne de cette négativité, dans le

mouvement d'appréhension des contenus noétiques. On ne peut cependant que s'étonner du peu de cas que semble faire Patočka de la phénoménologie en tant que doctrine de la connaissance des objets du monde naturel. Déjà, dans sa thèse, sa pensée du monde naturel semble entièrement captée par les questions de la place, du site, du domicile, questions pour lesquelles les dimensions de l'horizon épistémique sont toujours déjà moins essentielles que celles de la situation et de la liberté, de la présence et de l'absence, de l'accès et de la séparation. Il est important de noter cependant que déjà, dans ses écrits des années trente, notamment *équilibre et amplitude dans la vie*, il introduisait la question de la séparation comme l'héritage le plus digne de la philosophie : tout en se démarquant de Platon, Patočka insistait sur la fécondité du *chorismos* en tant que marqueur de la séparation entre la répétition de l'histoire et la production du sens. Refuser la coupure, ce n'est donc pas refuser simplement le *chorismos* : ce concept est porteur d'une signification qui demeure en deçà de toute critique de la métaphysique, dans la mesure où la saisie de l'écart et de la différence peut être pensée au sein même du monde naturel, dans l'expérience de la liberté. Par cette lecture, un platonisme de la différence demeure possible dans l'horizon de la phénoménologie.

Cette pensée va s'énoncer dans sa pleine dimension dans les essais manuscrits des années cinquante, et notamment dans l'essai sur le platonisme négatif. Il est difficile de les dater avec précision. La partie que nous possédons devait être comprise dans un ensemble plus vaste, dont nous connaissons le plan ; il a été publié en appendice du recueil *Liberté et sacrifice* par sa traductrice, Erika Abrams. Le texte a été offert en 1953 à la théologienne tchèque E. Komarkova pour son anniversaire de naissance. Dans ce texte, la doctrine du platonisme négatif est exposée à compter du concept même de la négativité et elle éclaire, de manière proleptique, les essais à venir. Le platonisme est négatif, parce que privé de l'affirmation transcendantale, mais il demeure un platonisme tout de même, dans la mesure où la question de la manifestation est le sol de toute la réflexion de l'humanité européenne. Ce platonisme négatif se concentre dans la mise à découvert de ce que Patočka appelle la problémativité. Ce texte, rappelons-le, date de la période la plus sombre du régime communiste à Prague, période des procès politiques des années cinquante, au cours de laquelle la majorité des professeurs de philosophie perdirent leur poste et furent condamnés, comme Patočka, à l'exercice de fonctions qui les éloignaient de leurs travaux.

La réflexion s'amorce à compter d'une réflexion sur les apories de toute pensée de la totalité, qu'elle soit d'inspiration positiviste ou qu'elle se rattache à l'humanisme dialectique représenté dans la pensée marxiste : « Vouloir en tout la rigueur et l'objectivité de la science contraint à sacrifier l'autonomie de la vie et son rapport à la totalité² ». En d'autres termes, aucune théorie moderne ne peut se permettre de critiquer la métaphysique en faisant appel naïvement à ses prétentions à la totalité : le positivisme en particulier demeure tributaire de la métaphysique, même s'il se satisfait de la considérer comme une théologie sécularisée. Pour Patočka, la métaphysique n'est qu'un tournant, si important soit-il, dans le développement de la philosophie occidentale et son interprétation est à peine amorcée. Car cette interprétation supposera résolue la question de la nature du savoir de la métaphysique : sur ce point, l'antagonisme de Platon et d'Aristote sur l'existence du monde intelligible fonctionne comme un écran qui nous empêche de voir. En effet, le débat ontologique occulte le symbole socratique qui représente dans la réalité ce savoir effectif : entre le Socrate, génie moral de Platon et le logicien de la définition privilégié par Aristote, il faut chercher à retrouver une existence vécue en tant que vie philosophique, c'est-à-dire en tant que disposant d'un savoir d'une espèce déterminée. Le *chorismos* n'est donc que l'emblème d'une question qui cherche à se formuler à travers l'écart des mondes ; c'est la question de l'appel de l'origine, la nostalgie de ce qui manque et manquera toujours.

La détermination que va proposer Patočka à ce stade montre quels éléments devront être privilégiés dans une définition de la métaphysique comme séparation et négativité : ces éléments sont ceux de la liberté et de la souveraineté, en tant que ces prédicats de la subjectivité contemporaine exposent l'affranchissement de toute tradition, de tout dogme et illustrent, dans l'examen réfléchi, l'art de la question. Audace infinie, écrit-il, au sujet du savoir socratique, dans la mesure où « Socrate dévoile, à l'aide de son schéma banal, une des contradictions fondamentales de l'homme, l'opposition entre le rapport à la totalité qui lui est inaliénablement propre et son incapacité, son impossibilité d'exprimer ce rapport sous la forme d'un savoir fini de type courant³ ». Ici s'inscrit le pouvoir de la négation, puisque la négation du savoir est d'emblée négation de toutes les thèses finies, de tout savoir positif et donc de tout rapport de maîtrise à la totalité. Qu'est-ce donc que la

² Jan Patočka, « Le platonisme négatif », *Liberté et sacrifice. Écrits politiques*, Trad. Erika Abrams, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 1990, p. 57.

³ *Ibid.*, p. 61.

métaphysique, sinon la tentative de donner une réponse à la question socratique : l'étant doit être transcédé, mais le savoir de l'au-delà de l'étant demeurera un savoir impossible ?

Ce paradoxe constitutif est la ruine de toute métaphysique, dans la mesure où celle-ci ose donner une interprétation mondaine et ontique de la transcendance. La critique de Patočka se montre ici d'une grande virulence, aussi bien à l'endroit de Platon que d'Aristote : leurs efforts, écrit-il, « témoignent d'une même confusion fondamentale entre l'être transcendant et non-étant et l'étant éternel, confusion liée essentiellement à la compréhension de l'étant comme quelque chose de durable. L'on substitue donc à la force vive de la transcendance, dépourvue de tout fondement objectif, un monde harmonieux, spirituel, mais figé. L'historicité du combat socratique contre la décadence de la vie fait place à une imitation du monde éternel des Idées⁴ ».

Comment pouvons-nous comprendre cette critique ? Patočka recueille l'héritage de la métaphysique, dans la mesure où il considère son désir d'absolu, sa volonté de produire une science d'un objet absolu, capable d'éclairer la totalité. Ce n'est donc pas le projet même d'une transcendance qui est mis à mal dans cette critique, mais l'illusion de la production d'un savoir positif sur l'être : pour Patočka, la critique logique et même analytique de la tradition kantienne est impitoyable et facilement accomplie et, fidèle aux convictions de Husserl sur ce point, il en recueille le résultat : le langage de la métaphysique est un langage de fictions. Quel peut donc être le sens d'une transcendance qui demeure en excès sur le langage confiné à l'expérience ? La réponse réside pour Patočka dans l'historicité du langage, c'est-à-dire dans sa capacité de produire de nouvelles significations et donc dans une certaine liberté à l'égard du donné. Deux facteurs apparaissent ici déterminants. En premier lieu, la question de l'horizon du sens, qui révèle le langage comme fait de transcendance par rapport au donné : le sens ne dépend pas de la vérifiabilité objective. D'autre part, le fait que l'expérience historique qui est le continuum dans lequel s'accomplit cette transcendance est l'expérience de la liberté.

Ce mot, comme celui de transcendance, assume dans la pensée de Patočka un sens toujours déjà concret : transcendance signifie conscience d'un péril, affrontement de la menace du non-sens, liberté signifie « risque qu'on peut assumer

⁴ *Ibid.*, p. 63.

ou esquiver». Ou encore, l'expérience d'une conquête. Les traits par lesquels Patočka va chercher à la caractériser à cette époque de sa pensée sont d'emblée marqués par la situation politique dans laquelle il se trouve : résistance risquée, insatisfaction. Mais surtout par l'importance de ce qu'il va appeler, dans un saut déterminant de sa pensée, les vécus négatifs « qui révèlent l'insignifiance, la caducité, la nullité de tout le contenu de l'expérience passive ».

C'est sur cet horizon d'une négativité marquée par le destin de l'ontologie que la figure de Socrate peut être réévoquée, à la fois comme insatisfaction de tout savoir illusoire sur le donné et affirmation du pouvoir de la question. L'erreur de Platon est d'avoir cru possible de transformer l'expérience de la liberté comme transcendance en projet de savoir, en postulat d'un monde vrai. L'expérience de la liberté, profondément socratique, est pourtant dépourvue de contenu objectif ou positif; elle ne contient aucune représentation et elle est dépourvue de tout substrat. Elle possède au contraire « le caractère négatif d'une distance, d'une distanciation d'un dépassement de toute objectivité », elle est recul global, insatisfaction totale. C'est sur la base de cette conception de la liberté comme négativité que Patočka va tenter une interprétation non métaphysique du platonisme, entreprise adonnée à la réappropriation de son projet transcendantal.

Le platonisme négatif constitue donc l'effort d'interpréter la théorie des formes intelligibles sur la base de la négativité de la liberté : nous touchons ici le cœur de notre sujet. Refusant l'interprétation néokantienne des formes intelligibles qui, comme l'interprétation analytique contemporaine, fait des formes un instrument de la compréhension de l'étant, Patočka insiste sur la relation contraire : dans la pensée de Platon, les choses sont asservies aux formes, elles en dépendent. Il n'est donc pas facile d'interpréter correctement la différence ontologique, le *chorismos* qui est une vraie séparation et non seulement une distinction logico-analytique. Inutile également de considérer une interprétation morale qui fait des formes des valeurs en soi : toutes les interprétations modernes de Platon sont insatisfaisantes, car elles ne considèrent pas la réalité de la séparation ontologique en tant que différence spirituelle ou morale.

Les raisons de Patočka sur ce point sont sérieuses : il évoque d'abord le fait que le *chorismos* ne sépare pas deux domaines d'objets, mais opère une césure absolue, une distinction en soi, hors d'un troisième monde qui en serait l'élément

commun. Il n'y a pas, affirme-t-il, d'océan intercalaire. Il ne faut donc rien faire intervenir au-delà. Mais il insiste surtout sur la prégnance ontologique qui rapproche le *chorismos* de la liberté, véritable distanciation sans fond, sans au-delà. La liberté est en effet l'inversion de l'orientation naturelle ou primitive de la vie.

C'est donc à partir de ces principes que Patočka interprète négativement l'idée platonicienne : non plus comme objet d'un savoir, mais comme origine et principe de l'objectivation, et plus profondément, origine de la négation et de toute négativité : constatation de l'absence, propos de réduire à néant ce qui existe, de profaner ce qui passe pour sacro-saint, de condamner le réel au nom de ce qui n'est pas, mais à quoi l'on aspire. Justice absente qui permet de penser l'injustice présente, différence scandaleuse par laquelle ce qui manque impose sa nécessité. Par son caractère ineffable, mais aussi par son caractère négatif, puisque l'idée est un non-étant, l'idée comme forme négative est une « puissance désobjectivante, puissance de distanciation à l'égard de tout objet possible⁵ ».

Il est certes difficile d'interpréter ces formules de Patočka sans tenir compte des consignes qu'il nous donne : il faut d'abord éviter de les confondre avec le programme de l'idéalisme transcendantal, ce qui en ferait un subjectivisme ; ensuite, il ne faut leur donner aucune expression néokantienne, aucune instrumentalité. Que reste-t-il à notre disposition pour comprendre une négativité aussi radicale ? Quand Patočka parle de l'horizon de la donation comme appel de l'Idée, on voit qu'il s'agit de l'interprétation à proprement parler phénoménologique du platonisme ; mais les Idées ne sont pas les idéalités eidétiques de Husserl, les idées ne sont pas les *Ideen* : il s'agit d'une supra-objectivité pure, un appel de la transcendance, et donc en un sens d'un concept qui est d'emblée au-delà de la sphère eidétique. Il appartient d'emblée au monde spirituel d'une pensée morale de la liberté : c'est l'expérience de la nullité du monde réel, abandonné à lui-même, non pas en tant qu'il peut être connu par un appareil logique, mais en tant qu'il est révélé à lui-même par la bordure de la séparation, du *chorismos*. Adossé à ce néant, le philosophe sait qu'il s'appuie sur quelque chose qui lui permet de résister, mais il ne sait pas sur quoi : cela, Patočka, proche ici peut-être de Lévinas, l'appelle l'Idée. Les concepts de la métaphysique ne sont à cet égard que des « traces de l'action de l'Idée dans notre expérience finie⁶ », expression difficile, qui évoque la *différance* de Derrida : l'idée

⁵ *Ibid.*, p. 94.

⁶ *Ibid.*, p. 96.

n'est pas un objet absolu, comme dans le platonisme affirmatif (un objet vu, contemplé, engendrant de par sa substantialité une pensée de la présence), mais une visée qui dé-réalise le monde en le différant, de manière à diriger le regard vers un au-delà de la séparation, vers une brèche infranchissable. En ce sens, comme chez Derrida, la négativité peut être reçue comme l'expression contemporaine de la voie négative, de la *via negativa* de Eckhart et en deçà, de toute la tradition négative qui s'amorce dès Plotin. Là où le platonisme positif engendre un projet de savoir dominateur, la voie négative engendre service et sacrifice, don et liberté. C'est sur cet horizon de négativité que la question du soin de l'âme va réémerger ensuite comme travail philosophique essentiel, expressément adonné à suivre les traces de ce qui manque.

Dès le point de départ des méditations qui forment les exposés de *Platon et l'Europe*, la position de la question du déclin et du soin de l'âme, comme découverte de la liberté, est en effet placée au centre de la réflexion de Patočka : elle réamorce la question d'un platonisme qui réside essentiellement dans une attitude, dans une percée et un mouvement de l'existence, plutôt que dans un savoir sur un objet. Le développement de la pensée, cependant, appartiendra au concept de *l'epimeleia* qui vient apporter aux propositions tragiques des écrits des années cinquante une sérénité apaisante. Le soin de l'âme est en effet le thème central autour duquel se cristallise le projet spirituel et moral de l'Europe ; en ce sens, il représente l'aboutissement des méditations tragiques sur la négativité, dont les *Essais hérétiques* allaient être ensuite comme la confirmation. Une vision tragique de l'histoire n'exclut pas pour autant la position d'un point de vue rendant possible une certaine sérénité : dans la liberté conquise par le philosophe contre le projet totalitaire de maîtrise (dans toutes ses versions et variantes politiques et techniques) réside le ferment d'un espoir insoupçonné.

À travers chacune de ces méditations, toutes proches du texte de Platon, Patočka retrace avec minutie le développement du concept de *l'epimeleia*, il en cherche une définition active, capable de renverser le nihilisme qui menace toute pensée négative, et en particulier une philosophie de l'histoire comme catastrophe : comment retrouver, contre la pensée des essais hérétiques, une position susceptible d'engendrer une action. *L'epimeleia* sera définie comme capacité de vivre dans le présent de l'éternel, c'est-à-dire dans la liberté du regard négatif de l'Idée, et donc dans une confrontation sereine avec le manque et la différence.

Cette interprétation suppose une lecture de Platon qui se développe comme symétrie rigoureuse avec la phénoménologie : l'âme, chez Platon, parcourt l'univers pour devenir ce qu'elle est, elle accomplit une progression qui la mène vers les trois modalités du soin, disposées selon les trois projets de l'existence : l'étant, la Cité, l'âme.

Cette lecture sereine de Platon montre comment le platonisme négatif a trouvé dans le concept de l'*epimeleia* une pensée de l'âme qui la rend capable d'accepter de se situer comme être de vérité, et de refuser de se laisser ravalé comme simple étant. La critique implicite de la pensée de Heidegger qui est mise en œuvre ici est tributaire d'une lecture profonde du platonisme, en tant que pensée grecque de l'âme : c'est en effet la capacité de la vérité qui engendre le souci, tout autant que le soin, et qui rend donc pensable une définition du sujet comme différence inquiète, et ultimement comme projet socratique de vérité. On ne saurait comprendre comme des lectures contradictoires la saisie sereine de l'*epimeleia* et la doctrine de l'ébranlement : ces deux lectures procèdent d'une approche radicale de la négativité du platonisme comme rapport à la vérité, et cela, Patočka l'avait pleinement exposé dans son texte de 1953. Une réinterprétation détaillée de tous ces essais exigerait une étude de leur rapport particulier à la métaphysique de l'âme, et notamment de la réinterprétation de la notion de mouvement propre, d'*ergon*. On montrerait par là comment toute négativité se constitue à compter d'une expérience de perte qui se transforme en appel. On espère pour l'heure avoir montré que la proposition était déjà active dans la période sombre des années cinquante, celle de toutes les souffrances et de toutes les violences.